

Pour lui rien ne relève du procédé, tout est une interrogation de la forme, sans concession et sans répétition.

L'art moderne a inventé l'objet d'art univoque, montré la beauté d'une seule forme, la tension qu'elle pouvait faire naître. Antoine Graff y voit un superbe cadeau pour se donner toute liberté d'explorer ce geste qui détruit l'équilibre, pour laisser renaître par la lente détente de la matière ce moment délicat où un nouvel équilibre, autre et imprévisible émerge du chaos provoqué. Là où Mondrian évite tout pli par peur de froisser ses paisibles aplats et de mettre en cause ce repos qu'il revendique pour percer l'art et l'humain, Antoine Graff imagine la naissance d'une forme qui serait née du hasard de son « défroissement ». Cette apparente perte de pouvoir n'est que la tentative constante d'entrouvrir l'histoire qui vit en permanence, sous jacente, en nous.

La médecine soupçonne chez ceux atteints par la maladie d'Alzheimer la disparition progressive des plis, des circonvolutions du cerveau, lissage les consignait lentement dans un univers sans lien, les crêtes et les profondeurs semblant être les lieux de l'intelligence de notre vécu. Ces apparents accidents que l'artiste fait si bien vivre, seraient dès lors le creuset de toute civilisation, de toute contestation, de toute logique et du droit d'y déroger. La pensée comme l'imagination naîtrait ainsi de la pliure. Aux plis de notre cerveau répondraient les plis des objets, des corps, source de nos pulsions et de notre besoin de nous lover dans ces fentes, vallons protecteurs, où peut sourdre l'humide chaleur consolatrice du sein maternel ou du ventre du plaisir.

Ces histoires froissées qui nous sont proposées sont les nôtres, elles s'interrompent à tout instant, comme ces rivières qui brusquement se perdent dans les abîmes, et resurgissent autres et mêmes pour nous rappeler la splendeur de notre nostalgie passée et des fractures incessantes de notre futur rêvé. Ces contes colorisés, dérisoires et héroïques, portés au statut d'œuvres nées d'une volonté d'art, comme la trace de ces écrits devenus illisibles mais visibles dans leur incohérence, montrent du doigt ce rappel constant à l'ordre mis désormais en désordre, avec les gestes de celui qui se veut un artisan de la matière.

Le rêve du lisse, qui veut rendre tout compréhensible, n'a pas trouvé de réponse. La science même reconnaît désormais la respiration des étoiles, des espaces incohérents faits de trous noirs et de soleils en convulsion, et rappelle un univers de plis en perpétuel mouvement de froissement et de défroissement. Ce sont ces plis et replis qui des profondeurs insondables du monde phénoménal, défient nos certitudes. Certitudes qui dans ces scènes en sépia, incarnation d'une harmonie un instant immobilisé dans le bel artistique, se brisent dans la moindre pliure d'une photo.

Témoignage critique où la lumière et l'ombre construisent pour nous l'objet artistique, source de notre propre jouissance. Source aussi pour une exploration formelle proche de l'infinie, la porte ouverte que les Korés et Kouros du Parthénon ont initiée, ne se fermera pas de sitôt.

Ces plis viennent de la profondeur de l'humain et l'accompagneront longtemps. Patient travail où le hasard sollicité et l'observation attentive des formes prennent un sens, ainsi Antoine Graff, sous l'apparente recherche d'une fortuite ressemblance, illustre sereinement nos plus profonds vestiges.

*Alfred Koering, 19.02.2007*

# LETTRE A ANTOINE GRAFF

Dans la respiration de ce que j'ai pu voir, c'est à dire, l'espace entre deux pièces, l'espace entre un sommet (ligne de crête) et un fond, affleure mon intérêt.

Il y a de l'inutile en puissance et de la puissance de l'inutile dans ce travail. De l'inutile mis à la portée (comme en musique) de l'art !

Ce n'est pas rien. C'est cet inutile là qui nous permet d'être dans le mouvement, celui des vagues, du souffle, du flux, de ce qui sollicite le regard pour une caresse qui n'a d'adresse qu'un pli. Adresse sans trop de dextérité, pour un lieu de surface, une destination possible parmi bien d'autres. Dans cette multitude, point de centre mais des lignes de croisements, de fuites, d'amorces. Le baroque s'exprime ici par sa définition : « le centre est partout, la circonférence nulle part ». L'essence, l'esprit du baroque nous dit Gilles Deleuze, se trouve dans le pli, dans son rapport au monde. \*

Déplié comme un « pliant », siège que l'on ouvre pour s'asseoir dessus et regarder la ligne de sa canne à pêche, ici il n'y a rien à prendre, tout se donne d'emblée dans une saturation du graphe.

Pas de message, pas d'histoire, de sujet. Ouf, tant mieux ! Que la conduite à la ligne, d'un pli à l'autre, on surfe, on glisse. Des accroches possibles, mais pas de fixation, de rigidité d'idée. Disons qu'il y a un « met sage » qui rassasie le regard, et se gère dans un dit (digère), qui ne dit rien d'autre sur une surface grisée par le foisonnement des plis.

Il n'y a rien à dire, pas d'idées, la pièce se pose, se présente et cela suffit largement pour satisfaire notre plaisir de matérialité. Mise en œuvre d'un concept, le « pli » qui se dissout dans un ensemble, formant masse.

Reprenons le début :

en retirant tout superflu (le sujet, l'historicité...), tu vas non pas à l'essentiel mais à l'inutile, le pli pour le pli, la matière pour la matière, la couleur pour elle-même. Mais c'est un inutile qui ne sert pas à rien !

Expliquons nous :

la mise à voir est soustraite à l'ordre de la nécessité et du travail puisque la prise en charge est due au hasard du froissé non maîtrisé. Cela te place dans une position de non créateur.

\* Gilles Deleuze (Le Pli)

C'est la matière hasardeuse dans son déploiement qui crée. Tu es d'abord un artiste (pas un créateur), un artiste qui produit (crée) de l'incréd. C'est le paradoxe de ton Art qui sans cesse se déploie sans jamais présenter une œuvre achevée. Il ne s'agit pas d'inachevé mais bien d'incréd et c'est là ta grande singularité, toi qui évidemment ne cadre pas, n'encadre pas ton travail.

Vois-tu, il y a trop de créateurs ! L'hygiène de l'Art passe par la mise à distance des créateurs, au mieux ou au pire, nous sommes des faiseurs, des réalisateurs, des passeurs, des artistes. Oui.

Un créateur sans idée, c'est un artiste qui ne propose rien mais qui pose au-delà de notre entendement la puissance d'un faire, d'un « ça va » qui n'est traversé par aucune finalité, en se suffisant à lui-même, congruence d'un « ça va comme ça », plan d'immanence.

Nous sommes là dans les franges de la philosophie et de la sagesse comme « voie ».

Paradoxe d'une rencontre entre un concept, le pli, et une position s'exprimant dans un travail. Celle d'un sage « sans idée »\*, c'est à dire qui se garde de mettre une idée avant les autres, au détriment des autres.

Le pli comme concept est certainement pourvoyeur ( pour voyeur) d'idées permettant de refroisser autrement le champ du pensable. Peut alors émerger une idée qui ne sert à rien. C'est là l'expression de la puissance de l'inutile !

*« l'idée est déjà éreintée, elle n'est plus bonne à rien. C'est comme le papier d'argent, qu'on ne peut jamais rendre lisse une fois qu'il a été froissé ».*

Ludwig Wittgenstein ( Remarques 1931)

Amicalement, Jean Mas

- Fr. Jullien (Un sage est sans idée)

*Extraits tirés d'un article de Jean-Michel Normand  
parut dans Le Monde du 14 avril 2 000*

## Les vilains tags contre les gentils graffs

### Le graff peut émaner de gens parfaitement insérés

...le chercheur Alain Milon, de l'institut de recherche sur les sociétés contemporaines (Iresco-CNRS), ne veut pas ramener tags et graffs à de seules cicatrices du mal-vivre urbain dont le coût atteint quelque 15 millions d'euros par an pour la seule ville de Paris...

...les tags paraphes monochromes griffés à la va-vite, et les graffs, compositions colorées plus élaborées... portent atteinte à l'imaginaire de la propreté comme de la propriété... imposant aux habitants des empreintes visuelles soumises à des codes hyéroglyphiques... généralement dénués de sens aux yeux du simple passant...

... « *exclus des formes artistiques traditionnelles* », les auteurs de ces images semblent largement échapper à l'archétype du jeune en situation d'échec scolaire ou de perte de lien social...

...le graff et ses dérivés seraient plus artistiques que le tag,...

...l'exercice du graff réclame un certain savoir faire. Il ne se pratique pas à la sauvette et s'exécute souvent à partir de croquis préparatoires.

Une forme de reconnaissance s'ébauche, avec le recours à la thématique du graff à des fins pédagogiques par des enseignants d'art plastique... Ces œuvres officielles provoquent l'ire des pratiquants anonymes, qui se font un devoir d'ignorer les panneaux d'expression parfois mis à leur disposition.

Le tagueur sème, lui aussi, à tout vent, mais il récolte surtout les lazzis. Tic d'écriture, gribouillis névrotiques, délire graphomane. Immature, il serait incapable de la moindre démarche esthétique.

Selon les psychanalyses, rappelle Alain Milon dans *L'Etranger dans la ville* (PUF, 1999), « *le tag serait une reformulation scripturale de l'éjaculation précoce, parce qu'inachevé, alors que le graff serait sexuellement plus abouti, parce que mené à terme* ».